



Le Smatin

Journal de l'Association des Étudiants en Statistiques et Mathématiques de l'Université Laval

Édition Hiver 2003



Table des Matières

Le poisson tigre mangeur d'âmes p.3

Par Mathieu Couture

Guerre donc paix p.4

Par Michel Valley

Religion & Science, par B. Russell p.5

Par Louis-Pierre Smith (collab. spéc.)

Ca va et ca vient p.6

Par Martin D'Amours

Sugestion de lecture p.9

Par Jean-Hubert Smith

Essai et Critique de mode p.10

Par Patrick Lacasse

Mot de la rédaction :

Bonjour à tous et à toutes...

Oui oui, je l'admets, ça faisait très longtemps qu'il n'y avait pas eu de journal... Que voulez-vous, il semble assez difficile d'inciter les gens à écrire des textes et, une fois de plus, c'est beaucoup grâce aux *vieux de la vielle* (certains même de Montréal!) que cette édition est possible. J'aimerais donc rappeler à tout le monde que j'aime bien recevoir vos textes et qu'il me fera plaisir de faire plein d'autres Smatin cette année si vous me fournissez le matériel... Et n'oubliez pas, vous n'êtes pas obligé de suivre le style plus ludique que plusieurs de nos auteurs réguliers maintiennent...

Je ne vous retiendrai cependant pas plus longtemps et je vous laisse lire le résultat, en espérant qu'il vous plaira!

Jean-Hubert Smith
baloo45@hotmail.com

Quelle est la plus belle insulte jamais lancée par le Capitaine Haddock?

Réponse à la dernière page (premier mot, 2^e ligne...)

Blague de matheux!

A newlywed husband is discouraged by his wife's obsessions with mathematics.

Afraid of being second fiddle to her profession, he finally confronts her:

"Do you love math more than me?"

"Of course not, dear - I love you much more!"

Happy, although sceptical, he challenges her: "Well, then prove it!"

Pondering a bit, she responds: "Ok... Let epsilon be greater than zero..."

Le poisson-tigre mangeur d'âmes

Je suis étendu sur le bord de la plage, les aisselles au soleil, et je croque dans la grenade. Alors commence ce rêve que sans doute vous connaissez déjà, où un tigre sortant de la gueule d'un poisson sortant de l'eau me saute dessus et s'apprête à me manger. Somnolent que je suis, je ne puis que constater le désastre qui vient, ma mort qui s'approche, et ma paresse m'empêche de réagir.

Le jus sucré du fruit dont je viens de percer la pelure a scié les barreaux de mon échelle des valeurs. Je ne suis plus intéressé à ce qu'il y a une heure je considérais comme ce que j'avais de plus cher et j'accorde une grande importance aux anciennes futilités. La joie de mordre dans la chair rouge et juteuse de la grenade m'a rendu tout à fait insouciant, et c'est avec une tranquille indolence que j'attends que les dents du tigre aquatique percent à leur tour ma chair.

Derniers soubresauts d'être humain, dans quelques secondes je ne serai plus, et humain non-plus. Je n'en ai plus envie. Être, avec cet accent circonflexe qui n'en finit plus d'enfler, de ronfler puis de finir par crever, encore et encore, laissant sortir à chaque fois encore plus de jus amer. Être, avec cet accent circonflexe pour lequel il faut sortir la langue, élargir la gorge, se râper le palais, pour finir par se rendre compte que l'on a encore attrapé une amygdalite, parce qu'on est sorti dehors l'hiver sans foulard. Être, ce verbe qui par chance nous permet aussi de nous apercevoir de notre individualité, le cogito ergo sum, dénaturé comme il l'a toujours été, nous explose une fois de plus à la figure. Je n'ai pas d'opinion, et vous non-plus d'ailleurs. Je ne pense pas que je sois. Je n'en suis pas certain. Je termine ma partie, mon verre de bière, et je vous reviens là-dessus.

J'ai saisi ma chance. Je ne veux pas arrêter de vivre, non. La vie est trop belle. Je m'accroche à la vie qui est tout ce qui me reste maintenant que je suis mort. J'ai sucé le jus de la grenade, le sucre m'a endormi, le poisson-tigre est venu avaler mon âme, et je ne connais plus le malheur. Je vis dans la quiétude et la tiédtude. Je n'aurai plus jamais chaud, ni froid. J'ai troqué ma veste de voyageur et ma lanterne contre un costume de bain et une serviette de plage. Une belle plage. L'eau ne fait pas de vagues, mais au moins elle n'est pas trop froide. Je me sens si bien, loin de toute ces émotions qui pourraient troubler ma digestion.

Je suis étendu sur le bord de la plage, les aisselles au soleil, et je digère la grenade, tranquille et insouciant. Je suis si bien. À propos? Où en est ce tigre mangeur d'âmes qui sort de l'eau de temps à autres? A-t-il fait d'autres victimes? Moi, je ne crois pas qu'il existe vraiment. C'est une invention des médias pour faire une histoire à sensations.

Mathieu Couture, 16 février 2003

Bienheureux les simples d'esprits bons et joyeux
Paix à ceux qui croient sans voir la preuve de leurs yeux
Soient bénis les gens qui ne voient qu'un sens sur deux
Car, on le sait, le royaume des cieux est à eux

Guerre donc paix

Jamais auparavant il ne s'était senti aussi bien,
Autant d'ennemis dont il ne savait rien.
Il savait qu'il devait se battre, on lui avait dit
Plusieurs hommes à ses trousses, il était suivi.

Entre autre l'homme en blanc, Satan déguisé,
Un être surnaturel détestant la vie,
Répugnant le bonheur et méprisant l'envie,
De son dard maléfique lui avait presque enlevé.

Un instant plus tard, il était dans la bataille,
Veillant aux biens de son pays, sa raison de vivre.
Ignoble mais fort, l'homme en blanc se fit suivre.
De nouveau, rien, la vie, le vide, la peur, le train sur les rails.

Et le docteur déclara : « Il sera plus calme dans quelques minutes. »

Μιχαηλ ζαλλεψ

La puissance d'une idée se calcule en réfractaires.
L'humilité est aux uns ce que la futilité est aux autres.

Blague de matheux!

"Statistics shows that most people are abnormal!"

"How that?"

"According to statistics, a normal person has one breast and one testicle..."

Certains parmi vous savent que deux mathématiciens se sont vu remettre un prix nobel de littérature. Parmi ceux-ci, Bertrand Arthur Russell, pour le livre Religion and Science. Je me suis donc permis de faire appel à une source non aesmul-ienne pour vous en faire une petite présentation, peut-être la chose vous intéressera ensuite...

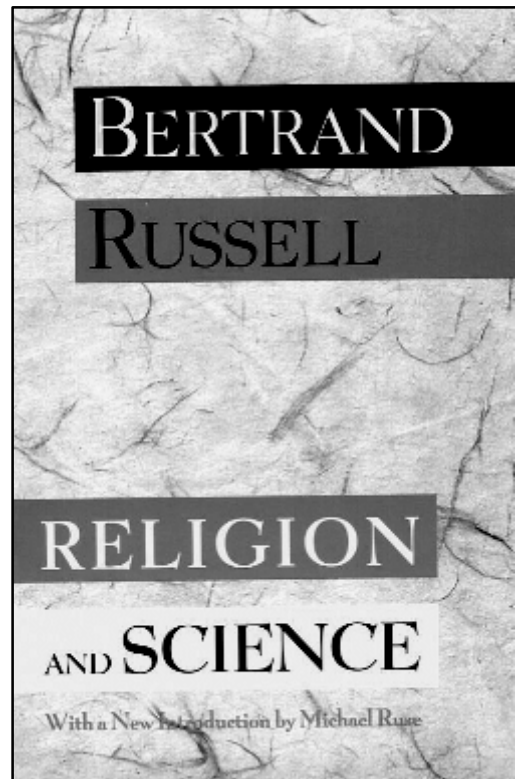
**BERTRAND RUSSELL Religion and Science,
Oxford Paperbacks 1997 (1935)**

Ce court livre, publié pour la première fois en 1935, traite du "combat" entre religion et science, Russell prenant évidemment le parti de la science. Le texte est divisé en chapitres dont chacun examine l'état de la guerre en fonction de sujets spécifiques, dont la médecine, l'évolution, l'âme et le mysticisme.

Bien que l'auteur soit très influencé par les idées de son temps - particulièrement l'évolutionnisme social, théorie anthropologique dépassée divisant l'humanité entre les sauvages religieux et les civilisés scientifiques - il demeure extraordinairement contemporain lorsqu'il attaque tout ce qui freine la liberté de penser, particulièrement le communisme et le nazisme, qu'il considère comme des religions ayant des dogmes sacrés, donc contraires à l'attitude scientifique.

Plus significative encore lorsque transposée à notre époque, la distinction qu'il propose entre la science théorique (toute faite de précautions, d'humilité et d'ouverture d'esprit) et la science pratique, donnant naissance à "a temper full of a sense of limitless power, of arrogant certainty, and of pleasure in the manipulation even of human material" (p. 246) donne à réfléchir en ces temps de technologie guerrière et de manipulations génétiques.

Écrit dans un langage clair et simple dont devraient s'inspirer certains nébuleux penseurs, ce texte fournit matière à réflexion à tous ceux qui s'intéressent aux problèmes de la religion, de la science ou de l'épystémologie, d'autant plus que Russell parsème sa démonstrations de nombreux traits humoristiques désamorçant le côté dangereux que peut prendre toute prise de position aussi délicate, jeu dont il se tire avec honneur. Je termine sur ces mots qui résument bien le livre : "since, at first, it cannot be known whether a new doctrine is true, freedom for new truth involves equal freedom for error" (p.251).



Louis-Pierre Smith Lacroix

Ça-va, ça-vient

Il se trouvait bien seul, seul au milieu de la foule, enfin de ses amis, bref comme cela pourrait arriver à quiconque, un jour, assit ainsi au milieu de ses amis. Il semblerait que ses pensées n'auraient en rien pu s'intégrer à la conversation ambiante; pas suffisamment centrée sur lui et ses malheurs qui à coup sûr aurait dû capter l'attention, sans baillement aucun, comme il est possible d'en percevoir là dans la foule, enfin parmi ses amis, et attiser ainsi la compassion et l'empathie qu'on lui devait pour cette si triste histoire qu'il avait un jour vécu et ne cessait de revivre depuis.

Et à force de se répéter ainsi cette triste histoire, il en vint à y percevoir une mélodie qui se superposait à chacune de ses paroles qui formaient le squelette de celle-ci, et qui, à répétition, venait tapisser le fond de sa pensée. Et au fur et à mesure que les notes s'alignaient, que l'air se métamorphosait, se déplaçait et se lissait pour endosser parfaitement, au point même de s'y identifier, chacune de ces paroles, montait en lui cette impression de perfection, son regard se trouvait baigné dans une douce lumière d'harmonie, et tout autour de lui semblait vouloir vibrer, entrer en résonance. Enfin le déclic s'était produit. Mais le moment, toujours aussi versatile, risquait de s'échapper, et ainsi, au coût d'une impolitesse, c'est en trombe qu'il sortit de la pièce, ensuite de l'appartement, de la rue, du quartier pour finalement aboutir dans son salon, le crayon à la main, une feuille irrémédiablement défigurée de ses idées dans l'autre, dont il tentait de déchiffrer les caractères, écrit à la va-vite par sa main tremblante qui tentait, à force de rature, de reproduire le plus fidèlement possible ce qu'il n'avait cessé de ressasser durant les dix minutes que durèrent sa course effrénée.

Il peut sembler bien difficile de le croire, incrédule lecteur, mais la chanson ainsi composée connue un immense succès auprès d'un public tout aussi large qu'il pouvait être composite; partout où l'on passait, la radio criait et chantait ces quelques paroles issues d'un court moment de tristesse, d'une mélancolie scandant :

<p> " T'es plus jolie que jamais, Sauf le cœur. Ton cœur n'a plus la chaleur, Que j'aimais. Il bat au rythme du fric; Il vit à l'ombre des flics; Il ne dit plus aux copains, Ça va ça vient. Toutes ses bontés passées Ses exploits Il compte comme un huissier Qu'on lui doit Ton cœur n'a plus la chaleur Que j'aimais T'es plus jolie que jamais Sauf le cœur La nuit que je t'ai connue T'étais nue Tu jouais les affranchies Sans chichis Mais t'avais quand tu guettais </p>	<p> Le pauv' con qui te quittait Le regard noyé d'un chien Ça va ça vient J'ai dit pour te consoler Des conn'ries T'as frotté ton petit nez Et t'as ri Tu jouais les affranchies Sans chichis La nuit que je t'ai connue T'étais nue T'aimais pas un sou vaillant Sauf ton corps Mais ton corps c'était payant Un trésor Un trésor que tu donnais Comme on vid' son port' monnaie Dans la main d'un plus paumé Ça va ça vient Depuis tout c'qu'on s'est donné </p>	<p> De bonheur Pour s'dire on se retenait La pudeur Mais ton corps c'était payant Un trésor T'aimais pas un sou vaillant Sauf ton corps T'es plus jolie que jamais Sauf le coeur Ton cœur n'a plus la chaleur Que j'aimais Il bat au rythme du fric Il vit à l'ombre des flics Il ne dit plus aux copains Ça va ça vient Si tu l'laissais s'échapper Du frigo Je saurais le rattraper Tout de go Mêm' s'il n'a plus la chaleur Que j'aimais T'es plus jolie que jamais Sauf le coeur. " </p>
---	---	---

Il faut mettre au crédit de l'homme, et malgré ce qu'il pourrait en redire maintenant, qu'il avait réussi une assez fidèle représentation de cette chanson originale que lui seul avait eu réellement le sublime loisir d'entendre; et permettez ici que j'y mettes le peu de crédit que m'octroie le titre d'auteur de cette historette pour bien souligner la sublimité de celle-ci. Pourrait-il d'ailleurs en être autrement puisqu'il s'agit d'un contact pur avec la création; songez un peu à ce que devaient être ces images qui parsemèrent l'imaginaire de ces auteurs, compositeurs, peintres et autres créateurs qui surent un jour ou l'autre, ou peut-être bien demain, vous surprendre et vous offrir un doux aperçu de la beauté.

Mais malgré la courte accalmie du succès, la triste histoire, comme une triste histoire d'amour, tenace, revenait le hanter, ce qui firent à ses chaleureuses soirées battant leur plein social, se succéder celles, morfondues, que vivent d'aucun que la sournoise mélancolie des temps heureux tient. Et il se retrouvait ainsi, et encor, seul au milieu de cette foule, enfin de ses amis, se faisant poser moult question sur cette si belle chanson de laquelle on avait bien du mal, même à force d'imagination, à dissocier de cette si triste histoire que l'on se souvenait lui avoir vu vivre, subir, sans gémir, et qu'il aurait bien aimé voir exorciser, extirper, à coup de dents peut-être, de ses veines, qui pourtant n'aurait pas laissé circuler volontiers cet or vermeille qu'avec son seul consentement à elle, que d'ailleurs il dispensait pour elle à force de scenettes qu'il voyait se dérouler, projeter sur l'écran du fond de son esprit, là, assit au milieu de ses amis. Il aurait d'ailleurs été impensable de ne pas l'y voir jouer le premier rôle, dans ses scenettes.

Il faut dire qu'à présent toutes les conversations endossaient, à quelques mots près, le fil mélancolique de ses pensées, ce qui l'en rendit encor plus désireux de s'en débarasser, et ainsi, à défaut d'écrire une nouvelle chanson, il décida d'en faire une autre; pas de succès, ce qui eût pour heureux effet de refroidir cette attention que depuis peu on lui portait, et que depuis peu il ne pouvait supporter.

Aujourd'hui, il vit heureux avec cette femme aimante qu'il a épousé et dont il attend, avec impatience, son premier enfant. Mais lorsque parfois à la radio il entend une chanson dont les paroles lui rapellent celle qu'il a vécue, il ne peut s'empêcher de songer à quel point les choses étaient alors différentes, et surtout jusqu'à quel point elles auraient pu l'être à ce jour si seulement en lieu de cette flamme vacillante qu'il avait alors aperçu s'éteindre au fond de ses yeux, elle avait bien voulu le gratifier de ce jolie sourire si caractéristique. Et dans ces moments, il se retourne lentement vers sa femme, se blottit désespéré au creux de ses bras, puis oublie, se mettant lentement à songer aux sans-statues, et finalement s'endorms.

Martin D'amours

Suggestion de lecture :

Après avoir demandé à Kim (merci Kim!) de vous faire quelques suggestions de lecture dans la dernière édition du Smatin, je me permets cette fois-ci de faire la mienne. J'espère que quelqu'un parmi vous prendra la relève pour la prochaine édition... Je tenais à vous parler un peu de la série des Malaussène, par Daniel Pennac, qui comprend, entre autres, *Aux fruits de la passion*, *La Fée Carabine* et *Au bonheur des ogres*. Série qu'il est idéal de lire dans l'ordre et qui contient des volumes de différentes envergures (un a 640 pages, un autre 90!).

Les livres racontent les péripéties de Benjamin Malaussène, un être pas très chanceux, et de sa famille. Benjamin est le bouc émissaire né. Il est tellement talentueux quand vient le temps de prendre le blâme que ce sera même son emploi dans quelques-uns des livres.

Racontés à la première personne, ces livres permettent de se délecter à la lecture d'un point de vue radicalement différent de ceux auxquels on est habitué. Benjamin est doté d'une surprenante sagesse, mais aussi souvent d'une ironie déroutante, d'un calme incroyable et d'une originalité surprenante. À vrai dire, je me sens complètement incapable de bien vous rendre la beauté de l'écriture de Pennac et je choisirai donc de vous en montrer quelques extraits ...

Jean-Hubert Smith



"Que dire quand on est l'heureux détenteur de la vérité vraie? L'homme ne se nourrit pas de vérité, l'homme se nourrit de réponses! [...] Jeunes hommes des générations à venir, écoutez-moi: ne sachez rien, ayez réponse à tout. Dieu est né de cette préférence! Dieu et la Statistique! Dieu et la Statistique sont des réponses qui se portent de mieux en mieux."
Daniel Pennac, *Monsieur Malaussène*, p. 398

On essayait de "tirer les conséquences" de cette conversation, comme disent les politiques. Mais les conséquences n'ont besoin de personne pour se faire tirer, contrairement aux conclusions qui ne demandent que ça. La conséquence, c'est justement le crash d'une conclusion mal tirée.

Daniel Pennac, *Aux fruits de la passion*, p. 40

Moi, Benjamin Malaussène, je voudrais qu'on m'apprenne à dégueuler de l'humain, quelque chose d'aussi sûr que deux doigts au fond de la gorge, qu'on m'apprenne le mépris, ou la bonne grosse haine bestiale qui massacre les

yeux fermés, je voudrais que quelqu'un se pointe un jour, me désigne quelqu'un d'autre et me dise : celui-là est le salaud intégral, chie-lui sur la tête, Benjamin, fais-lui bouffer ta merde, tue-le, massacre ses semblables. Et je voudrais pouvoir le faire, sans blague. Je voudrais être de ceux qui réclament rétablissement de la peine de mort, et que l'exécution soit publique, et que le condamné soit guillotiné par les pieds d'abord, puis qu'on le soigne, le cicatrise, et qu'on remette ça une fois guéri, nouveau guillotinage, toujours par l'autre bout, les tibias, cette fois, et de nouveau soigné et de nouveau cicatrisé et clac! les genoux, au niveau de la rotule, là où ça fait le plus mal; [...] Je voudrais appartenir à la grande, belle Âme Humaine, celle qui croit dur comme fer à l'exemplarité de la peine, celle qui sait où sont les bons, où sont les méchants, je voudrais être l'heureux proprio d'une conviction intime, putain que j'aimerais ça! Bon Dieu, comme ça simplifierait ma vie!

Daniel Pennac ; *La fée carabine*. Pages 215-216.

Essai

Ils ont été au prise avec les mêmes difficultés que nous. Absence de croyance. Insomnie rongée par le questionnement. Manque de consistance. Avec la maturité de la réflexion, la maturité du corps amène la faiblesse. Alors on propose la sérénité. L'absence de troubles. La peur est le mal moderne. On n'a pas plus peur qu'avant; maintenant la peur n'a plus de sujet, on cherche le sujet. Existence. Si je serai fini, alors là n'est rien. Je m'adresse toujours au nouveau philosophe.

L'étrange commence à se faire sentir alors que les facilités d'une existence gratuite cache une volonté extérieure. Les nuits se brouillent à se questionner sur l'objectif que poursuit cet être; toute participation à sa réalisation présuppose une acceptation ou une naïveté.

Le spatiotube est un piège. Conçu pour créer une dépendance totale envers un de ses modules. Il oblige la formation des couples par des punitions et des restrictions. Dépendance aux multimédia, dépendance sexuelle, dépendance narcoleptique, dépendance académique. On les oblige à étudier des sciences avancées en prétendant que c'est essentiel. En fait, on ne cherche qu'à gonfler leur orgueil pour qu'ils soient plus dociles.

Critique de mode (première partie)

«Le chasseur n'ignore pas où il doit tendre ses filets pour les cerfs ni dans quel vallon s'attarde le sanglier grondant; l'oiseleur a exploré les taillis; celui qui prépare les hameçons sait quelles sont les eaux les plus poissonneuses.» - Ovide, L'art d'aimer

Le lit est juste au pied de la porte. Un petit lit d'enfant avec des couvertures colorées de personnages gentils. De l'autre bout de la chambre chante Arthur H pour Madame X. Je *m'assis* au coin près d'un ours imprimé bleu et d'un autre en peluche blanche. Elle a ses vingt ans. Pour ajuster le volume, elle est dos à moi. Ses pantalons vert doux suivent la rondeur de son cul puis retombent sans décrire la jambe. Elle se retourne, je relève le regard. Ostensible. Elle rit. Coquette. Elle s'approche. Enfin! S'arrête à un pas. Face à moi. Debout, calée sur ses talons. Ses yeux me surplombe. L'effort pour soutenir son regard est inapproprié, je retourne à mon intérêt. Alors que je le trouve beau, elle avance son bedon, surplus de brioche sans plus, se cambre. Il se forme alors un jour, juste sous le nombril. La chemise, genre médiévale blanche, s'est décollée de la peau. Il apparaît dans l'ombre un nœudbien serré. Plus bas, un lacet fait le tour de la taille, retient les pantalons. C'est plus l'fun que jamais à déballer. C'est comme un cadeau. Du bout des doigts attrapant un des cordons puis l'autre, il suffit de tirer doucement pour délier la boucle. Il n'y a pas de résistance, relâchant la taille devient lâche le lin las et vert retourne au sol. Dessous, la soie rose-rouge borde en vain les odeurs suffocantes. Plaçant les genoux de chaque côté de moi sur le bord du lit où je suis sagement resté, elle s'assied ainsi en langueur. Je passe ma main sous cette culotte, pour savoir. La soie et ce poil taillé juste l'épaisseur d'un doigt. Doux comme

un chaton et ça m'étonne. Je comprends mieux ma langue. Une main tiède. Elle m'attrape au menton. Le relève. À ce moment son regard se béatifie. Ses mains en colombes se posent sur mon cou, se séparent, passant par le large décolleté de mon gilet de laine glissent jusques à mes côtes. Ses bras se trouvent dans mon chandail. Un ange m'enlasse. Ses mains auraient pu être des lames, elle aurait pu par le même geste trancher ma poitrine pour aller se blottir directement contre ma chair à vif sous le manteau de ma peau dilatée, j'aurais ressenti la même chaleur sous le charme de sa sérénité. Lorsque ses doigts derrière mes hanches touchent l'élastique de mes caleçons, elle se ravise. Saisissant la laine grise du chandail par le bas, elle commence à le remonter comme me sortant de moi. Mes mains qui s'étaient entre-temps placées sur ses fesses en profitent. Je coopère en levant les bras comme un voleur.

à suivre...

Patrick Lacasse



Objectif Lune, p. 5.